



Au-dessous du calvaire

Hervé JAOUEN

ISBN : 978-2-266-16264-7

N° 12967

Prix : 6,70 €

Prologue

A partir de la vallée de l'Aulne la route n'a cessé de monter, jusqu'à finir par sinuer sur la crête en faux plats de l'un des sommets du pays d'Arrée.

Il y a des sommets plus connus que celui-là, lequel n'a même pas de nom sur les cartes d'état-major. A l'ouest de cet anonyme, le mont Saint-Michel de Brasparts, au nord-ouest le roc Trevezel et le roc Tredudon.

Au tout début de notre chemin de crête, une route départementale descend à perte de vue vers les replis intimes de rondeurs féminines. Avons-nous gravi le ventre ou la poitrine d'une monstrueuse matrone couchée sur le dos ? Dans quelle direction tourne-t-elle la tête ? Impossible de savoir. Peut-être a-t-elle été décapitée. En tout cas, si l'on accepte l'idée que ces deux collines adossées au mont comme des jambes de force figurent ses cuisses, et cette large pilosité sylvestre son pubis, nul doute que c'est à l'endroit de son sexe que se situent les chaos de Saint-Herbot et de Huelgoat, ces éboulis gigantesques que la terre a expulsés de sa matrice il y a des millions d'années.

Avant d'entreprendre la longue descente, l'esprit doit se préparer à affronter cette faille mystérieuse. Le voyageur s'assied un instant sur le socle d'un calvaire en granit mangé par le temps. Dominant le paysage, le Christ et les deux larrons, le visage et les membres grêlés de lichen, semblent dire au chemineau : « Ecarte-toi de ce chemin, demeure sur les sommets ou bien attends-toi à trouver le désordre dans cette fosse commune de pierres millénaires. »

Le carrefour où le calvaire a été érigé porte le nom de Kroaz-an-Turk. Sur les origines de ce toponyme, les avis divergent, mais la plupart s'accordent sur une explication qui a la beauté des légendes : ce serait un Turc, un infidèle, par conséquent, qui aurait sculpté la croix au siècle des Lumières. D'où venait cet Ottoman ? Qui était-il, que faisait-il au centre de la Bretagne ? Un descendant d'esclave ramené d'Orient par des Templiers dont on trouve la trace, ici et là, dans les archives de manoirs fortifiés ? Ou, plus simplement, un tailleur de pierre breton, mais au

physique barbare – œil noir, moustache tombante – d'égorgeur de chrétiens ? L'absence de réponse à ces questions ajoute encore à l'angoisse qu'inspirent le calvaire et le paysage qu'il semble maudire.

Pour avoir raison de l'angoisse, rien de mieux que de toucher, d'appriivoiser, de conjurer sa source. Comme des myriades d'hommes, de femmes et d'enfants avant nous, asseyons-nous au pied du calvaire, signons-nous si nous sommes croyants et méditons en attendant que se présentent en haut de la côte les personnages de notre histoire. A un moment ou à un autre, ils passeront tous par là, guidés par le destin qui les fera se rencontrer dans le chaos, au printemps 1944.

1

Quimper, lundi 5 mai 1969

En ouvrant les yeux, la première pensée de Kermanac'h fut pour son fusil, qu'il avait enterré près de la ferme en 1940. Il espérait le retrouver en bon état. Et s'en servir.

Dans le noir, réveillé depuis quatre heures du matin, il attendait que claque le loquet extérieur, que grince la clé dans la serrure et que s'allume l'ampoule nue au-dessus de sa tête. Il n'était pas nerveux, ni tendu, ni quoi que ce soit de plus ou de moins que les autres matins. Le jour était venu, voilà tout. En prison, dans son cas, on devient philosophe ou on perd la boule. Sauf ceux qui perdent carrément la tête, sous le couperet de la Veuve, dans la cour de la prison. Jusque dans l'entre-deux-guerres, ils installaient la guillotine au milieu du Champ de Foire et des bonnes femmes se précipitaient pour tremper leur mouchoir dans le sang du condamné comme de vieilles cochons se jettent sur les boyaux de leur porcelet qu'on vient d'étriper.

Kermanac'h haussa les épaules en rigolant un brin : plus d'une fois il s'était dit qu'il n'aurait pas aimé ça, avoir la tête tranchée. Surtout devant tout le monde, les mains entravées dans le dos, incapable de baisser son froc et de lui montrer son cul, au monde, avant l'émondage définitif. Kermanac'h était devenu philosophe, mais du genre misanthrope. Un bail que les humains le dégoûtaient, pire que des asticots dans le lard du charnier.

« Kermanac'h sauve sa tête ! » avaient titré les journaux, fin 1944. Ben oui, encore heureux. Il avait assez gueulé qu'il était innocent avant le procès pour se taire pendant. Ça avait dû jouer. A moins qu'au bout de six mois d'épuration, ces messieurs-dames les jurés se fussent lassés d'envoyer des types au trou de fumier, autrement dit dans la parcelle du cimetière dévolue aux condamnés, entre la poubelle, le tas de sable et les pots cassés que certains avaient payés pour d'autres. Peut-être aussi avaient-ils subodoré qu'il y avait du règlement de comptes dans l'air, des accusations de circonstance, des témoignages suspects. Alors, en ne prononçant pas la peine capitale, ils s'étaient caressé la conscience dans le sens du poil.

Parce que, avec les crimes abominables qu'on lui avait collés sur le dos, aussi sûr que du grain de sarrasin donne du blé noir, sa caboche de paysan aurait dû rouler dans le panier d'osier. La cour de justice de Quimper l'avait condamné à perpétuité. Et chacun sait que perpète n'est pas synonyme d'éternité. Tôt ou tard, on vous libère et, comme on dit en ville aussi bien qu'à la campagne, mieux vaut tard que jamais, n'est-ce pas ? Ce lundi 5 mai 1969, Kermanac'h allait sortir de Mesgloaguen, la maison d'arrêt de Quimper.

Il avait tiré une bonne partie de son temps en centrale : la Santé, Clairvaux, Tulle et autres lieux de villégiature forcée. Excepté la promiscuité et le fait qu'il détestait pisser et cagner en compagnie, il n'avait pas trop eu à se plaindre de ces séjours. Aux yeux des malfrats, et particulièrement de l'engeance incarcérée suite à l'épuration, ses crimes étaient glorieux. A en croire l'issue de son procès, s'il avait assassiné froidement, c'était d'une part pour s'enrichir, et d'autre part pour défendre sa petite sœur. Des motifs éminemment respectables dans l'univers de la pègre, fût-elle collaborationniste.

En centrale, Kermanac'h inspira donc du respect, mâtiné d'une espèce de méfiance que ressentent les citadins à l'égard d'un taureau : placide en apparence, mais capable de charger et d'encorner à tout moment. Il est vrai que Kermanac'h se fit à la prison comme la bête à une nouvelle étable : un toit, du foin, une alternance régulière de veille et de sommeil, et la paix. Tout de suite après la lecture du verdict, il grimpa au mâât de la solitude et s'installa dans la hune pour guetter - l'apparition, un jour qu'il savait très lointain, du monde libre. Déjà peu bavard de nature, il devint quasi mutique, n'ouvrant guère la bouche que pour déclarer ses annonces, à la belote.

Pendant que s'empilaient les semaines, les mois et les années, sa sœur Naïg ne cessa de se démener pour le rapatrier en Bretagne. Et un beau jour elle y parvint : en qualité de prisonnier modèle, qui plus est vieillissant, Kermanac'h fut transféré à la maison d'arrêt de Mesgloaguen, au cœur du quartier historique de Quimper. En quelque sorte, il regagna ses pénates : c'était entre ces quatre murs qu'il avait été incarcéré jusqu'à son procès. Ce déménagement lui agrémenta drôlement la vie, à tous points de vue.

Comme elle habitait Quimper, Naïg lui rendait visite une fois par semaine. Elle lui apportait des crêpes et du quatre-quarts, du beurre salé - qui lui avait terriblement manqué -, des confitures maison, du tabac gris, les journaux, du linge propre, bref tout ce dont il avait besoin et tout ce qui pouvait lui faire plaisir. Ils n'évoquaient pas l'affaire. En parler était inutile. Naïg le savait aussi bien que lui, qu'il était innocent.

En réintégrant Mesgloaguen, Kermanac'h était revenu au pays, et ce n'était pas seulement une question d'adresse. La plupart des clients qui défilaient à la maison d'arrêt étaient des gars du coin. Parmi les quinquas ou les sexagénaires comme lui, Kermanac'h trouvait des bretonnants et, ma foi, ça faisait plaisir de causer de la pluie et du beau temps à la mode d'autrefois, dans la langue apprise sur le tas avec les vieux qui ne connaissaient les plantes, les fleurs, les oiseaux et tous les animaux que par leurs noms bretons.

A présent qu'on le surnommait « Papy », ou « Kerm' », il paraissait inoffensif. Pourtant, le contraste entre son physique de paysan toujours bien droit dans ses sabots et l'horreur des crimes pour lesquels on l'avait condamné instillait chez les pensionnaires de Mesgloaguen une bonne dose d'incrédulité. « Ho ! Kerm' ! Comment t'as pu zigouiller des gusses, toi ? C'est pas possible ! » Kermanac'h haussait les épaules, roulait une cigarette et répondait : « Faut croire que c'est comme ça. »

En sa qualité de doyen, il vaquait presque à sa guise aux quatre coins de la prison, rendait des services aux collègues, bouturait les plantes vertes de la femme du directeur, réparait une fenêtre, repeignait une porte, huilait une serrure, affûtait même les couteaux du cuistot. Avec une lime,

l'instrument des évasions ! Jamais Kermanac'h n'avait songé à s'évader. Il vivait à Mesgloaguen comme dans une maison de retraite. A cette différence près que les pensionnaires d'un asile de vieux attendent de crever et que lui, déjà mort, attendait de renaître pour tuer.

Ce n'est pas donné à tous les morts d'observer jour après jour l'état du monde dans lequel ils vont ressusciter. Par la fenêtre de sa cellule, qui donnait sur le Champ de Foire, Kermanac'h avait vu, entendu, humé cet univers de l'au-delà des barreaux. Pendant une poignée d'années, au tout début de son retour en Cornouaille, les samedis furent pour lui des jours de fête.

Dès l'aube, les bétailières et les remorques au cul des tracteurs amenaient les porcs, les vaches et les veaux, plus quelques chevaux. Sa cellule résonnait de cris, de beuglements, de couinements et de hennissements, de plus en plus rares au fil du temps. Ses narines frémissaient des odeurs de bouse, de lisier, de crottin et de foin mouillé. Sa cervelle reconstituait les conversations entre les maquignons et les paysans, à partir des dénégations ou des hochements de tête, des mentons levés et des regards qui toisent – « Ho ! Tu te fous de ma gueule ou quoi ? disait le paysan. Ma génisse, tu la veux pour rien ? Elle est complète, je te signale. Elle a quatre pattes, une tête et des mamelles, plus un trou de balle pour te chier dessus ».

A *entendre* cela, Kermanac'h rigolait tout seul. Des billets changeaient de main et les compères se dirigeaient vers le bistrot de l'autre côté de la place pour arroser la transaction d'un verre de muscadet. A treize heures, tout était terminé. Les employés municipaux nettoyaient la place, au balai et au jet d'eau. Des brins de paille filaient dans le caniveau, le long de la descente du Pichéry, et tombaient dans le Stéir, non loin de son confluent avec l'Odet.

L'après-midi du samedi était alors bien avancée, des cars se garaient près de la sortie du lycée qui jouxtait la prison et emportaient de jeunes messieurs en costume bleu vers des destinations que supputait Kermanac'h d'après les raisons sociales des transporteurs peintes sur les flancs des véhicules : Briec, Pleyben, Châteauneuf-du-Faou, Carhaix. Sans doute y avait-il parmi ces gamins des fils de gens qu'il avait connus dans le temps, des garçons de la campagne *qui avaient bien appris* au collège et qu'on avait admis dans le saint des saints, ce lycée pour enfants de bourgeois. Ils deviendraient *quelqu'un*, à leur tour. Professeurs, commissaires de police, inspecteurs des impôts. Du temps où Kermanac'h avait leur âge, ça ne risquait pas d'arriver. Au turf à douze ans, qu'on sache lire ou écrire ou qu'on ne sache rien du tout.

De sa fenêtre, Kermanac'h avait vu les jupes des filles raccourcir et les cheveux des lycéens s'allonger. Il avait vu les DS remplacer les tractions avant, les 4L succéder aux Juvaquatre et les R16 aux Frégate, et les tracteurs éliminer les chevaux. Le monde n'avait pas arrêté de changer et pourtant le monde était toujours aussi dingo.

Au cours des semaines précédentes, Kermanac'h avait relevé dans les journaux un tas d'événements qui prouvaient bien que le plus grand plaisir des hommes était toujours de marquer leur territoire comme des chiens et de se disputer des os sur lesquels il n'y avait pas l'air de viande à gratter. Pour leur honneur ? Pour leur identité ? Identités brouillées, dans ce cas. Une drôle de touille à cochons, avec de rares bonnes choses et pas mal d'épluchures de patates flétries. En Irlande du Nord, les catholiques montaient au créneau contre les protestants qui leur bouffaient la laine sur le dos. Au Canada, un prétendu Front de libération du Québec menaçait d'assassiner des ministres. Au Moyen-Orient, l'Organisation de libération de la Palestine détournait des avions. A Bruxelles, des Flamands du Vlaamse Militantent Orde cherchaient des crosses au Front des francophones.

Et en Bretagne, des néo-nationalistes posaient des bombinettes ici et là. Trente-neuf autonomistes venaient d'être arrêtés. L'épuration avait dû en oublier quelques-uns et ils avaient fait des petits. Oui, se dit Kermanac'h, rien n'avait changé depuis la guerre : la liberté avait toujours le dos large.

On pouvait l'accommoder à toutes les sauces, la servir dans le faitout de la démocratie ou la dresser sur le plat du nationalisme, il y aurait toujours des gens pour foutre leur merde à tort ou à raison et empêcher les gars comme lui de peler tranquillement leur pomme en regardant les tourterelles se poser sur les champs moissonnés.

Perdu dans ses pensées, Kermanac'h n'avait pas entendu sonner les heures à l'un ou l'autre des clochers environnants – Saint-Corentin, Saint-Mathieu, chapelle du lycée, église de Kerfeunteun. Il se rendit soudain compte que la cuisine de la prison retentissait de bruits de gamelles – pichets de café en fer-blanc, bols en faïence, cuillers en aluminium. Le dimanche, lorsque le vent soufflait de l'est, l'air transportait par-dessus le haut mur qui séparait le lycée de la prison des effluves de chocolat, un extra servi aux pensionnaires le jour du Seigneur, pour atténuer leur sentiment de claustration. Certains ne rentraient chez eux que trois fois par an : à Noël, à Pâques et pour les grandes vacances. Ma foi, Kermanac'h s'en serait contenté.

Il se leva d'un bond, angoissé. On l'avait oublié. A moins que... Non, ce serait trop inhumain. A moins qu'un grain de sable dans les circuits paperassiers n'ait annulé sa libération ? Non, l'administration pénitentiaire était une machine parfaitement huilée. Une fois mise en route, elle ne se grippait pas, que ce soit pour vous boucler ou vous élargir, comme ils disaient, ou vous diminuer de la longueur d'une tête.

Il sursauta quand le loquet extérieur claqua. La clé tourna dans la serrure, l'ampoule s'alluma, le gardien-chef entra et s'étonna :

— Ah, t'étais debout ? Moi qui avais pensé que c'était pas la peine de te réveiller aux aurores. Mais c'est vrai que tu dois être pressé. N'importe qui à ta place aurait hâte de se tailler. J'espère que tu n'es pas à la minute près, le directeur voudrait te dire au revoir. Amène-toi, qu'on se débarrasse d'abord des formalités. Tu prendras ton jus après, en petit comité.

Ils passèrent directement dans l'aile du bâtiment occupée par les bureaux, en évitant le réfectoire.

— Ça vaut mieux, dit le gardien-chef, ça ferait de la peine à tes copains de te voir partir, et des fois qu'ils foutent le bordel...

Au greffe, tout était prêt. On rendit à Kermanac'h quelques piécettes et billets qui n'avaient plus cours, un balluchon avec les frusques qu'il portait en 1944, un pécule en nouveaux francs pour ses premières dépenses et un volumineux dossier. Le gardien-chef étala sur le comptoir des vêtements bien repassés : caleçon, tricot de corps, chemise, cravate, pull-over à col en V, chaussettes, chaussures, costume, chapeau.

— Tiens, mets ça. Ta sœur t'a gâté, dis-moi. Tu vas être sapé comme un prince !

Kermanac'h se déshabilla, s'habilla de neuf et signa des papiers.

— Le dossier, garde-le précieusement. L'assistante sociale t'a tout arrangé. Aide sociale le temps que tu trouves un boulot, papiers de Sécu, livret de caisse d'épargne... T'as une idée de combien t'as dessus ? C'est pas la fortune, mais t'as de quoi voir venir.

— J'ai travaillé pour, dit Kermanac'h.

— Et t'as bien eu raison ! Y a rien de tel pour tuer le temps. Et t'étais pas fainéant, ni manchot. Si t'avais pas bientôt l'âge de la retraite, t'aurais pu t'installer à ton compte comme rempailleur de chaises. Remarque, l'un n'empêche pas l'autre. Bon, ça roule ? Pas de questions ? Si t'as un problème, t'appelles l'assistante sociale, OK ? Où tu vas aller ?

— Chez ma sœur.

— Je sais. Mais tu comptes y rester ?

Kermanac'h haussa les épaules.

— T'as raison. On verra bien. A chaque jour suffit sa peine, hein ? Excuse, c'était juste une façon de parler.

Le gardien-chef ajusta le nœud de cravate de Kermanac'h et déboutonna un des trois boutons de sa veste.

— C'est un veston, pas une camisole de force. Plus élégant, comme ça. Hum ! T'es beau comme un camion, dis donc !

Kermanac'h fronça les sourcils. Le gardien-chef rectifia le tir.

— Je me fous pas de ta gueule, crois pas ça. Je te le dis comme je le pense. D'ailleurs...

Le gardien-chef prit Kermanac'h par les épaules et lui donna l'accolade.

— On va te regretter, mon vieux. Je sais pas si t'as vraiment descendu des types ou quoi, probablement que oui puisque t'as pris perpète, mais bon, les collègues et moi, on est tous d'accord là-dessus : t'as toujours eu l'air d'un brave gars.

Ils montèrent à l'étage au-dessus du greffe. Le directeur de la prison y avait un petit appartement qu'il occupait parfois, quand sa femme et ses gosses partaient en vacances sans lui. Après avoir introduit Kermanac'h, le gardien-chef lui serra la main en lui souhaitant bonne chance et se retira. Le directeur accueillit Kermanac'h d'un sourire un peu gêné, comme s'il voulait se faire pardonner toutes ces années d'enfermement.

— Les formalités de levée d'écrou ont été effectuées, vous n'êtes plus un prisonnier, Kermanac'h. Vous êtes donc libre d'accepter ou de refuser de prendre le petit déjeuner en ma compagnie. J'espère que vous accepterez. Ne serait-ce que pour commencer dès ce matin un régime un peu plus consistant que l'ordinaire de la prison.

Kermanac'h adressa à l'homme un regard vide. Le directeur était à peine moins âgé que lui, à un jet de boule de pétanque de la retraite. Depuis combien d'années était-il enfermé, lui aussi ? Sa peau était aussi grise que celle des détenus. Il avait l'air d'un curé et, de tout temps, Kermanac'h avait détesté les curés. Il baissa les yeux et regarda la table, toujours de ce même regard qui semblait ne rien capter. Voyait-il le jus d'orange, les tranches de jambon, le plateau de fromage, le pain, les brioches et les croissants ?

— Thé, café, chocolat ? demanda le directeur.

— Café noir.

— Bien !... Asseyez-vous, je vous en prie. Mettez-vous à l'aise, enlevez donc votre veston, il fait chaud, ici.

Kermanac'h cilla mais ne bougea pas. Le directeur lui avança une chaise et pesa légèrement sur son épaule pour qu'il s'asseye. Il s'assit à son tour, remplit deux verres de jus d'orange et avala le sien d'un trait.

— Que voulez-vous pour commencer ? Une tranche de jambon et du fromage ? Un œuf dur ?

— Je n'ai plus l'habitude, dit Kermanac'h.

— Autrefois, à la ferme, vous deviez prendre un vrai repas, le matin ?

Kermanac'h hocha la tête.

— De la soupe avant de démarrer et un casse-croûte à dix heures.

Il but une gorgée de jus d'orange et grimaça.

— Ne vous forcez pas, surtout. Peut-être que j'ai eu tort, dans le fond. Je vous sers votre café ?

— Oui.

Kermanac'h hésita entre une brioche et un croissant. Il prit un croissant, le trempa dans son café et le mangea à petites bouchées, si lentement que le directeur, pendant ce temps, avala deux brioches. Il se servit une deuxième tasse de thé, reversa du café dans celle de Kermanac'h et rompit le silence.

— Vous allez nous manquer. Tout le monde va vous regretter, ici. Vous vous sentez prêt à affronter le monde extérieur ?

— Il faut bien.

— Je suis allé aux archives départementales, vous savez. J'ai étudié votre dossier. Tout vous accusait, c'est vrai. Une affaire un peu trop bien ficelée. J'ai acquis la conviction que vous êtes innocent. Mais si ce n'est pas vous, qui a fait le coup ?

— Personne, dit Kermanac'h d'un air buté.

— Allons ! Je suis sûr que vous avez votre petite idée. Maintenant que vous êtes un homme libre, vous n'avez pas envie de le dire ?

— Je n'ai rien à dire.

— Je connais un journaliste que ce genre d'affaire passionne. Il a déjà contribué à la révision de trois procès. Voulez-vous que j'arrange un contact entre vous ?

— Ah que non ! cria Kermanac'h. Personne ne remettra son nez dans cette merde !

Il se leva et se tourna vers la porte.

— Je veux sortir, maintenant.

— Bien sûr, bien sûr. Suivez-moi.

Ils descendirent l'escalier et longèrent un couloir que Kermanac'h ne connaissait pas. Une porte des services administratifs s'ouvrait sur un parking, qui lui-même s'ouvrait sur la place Mesgloaguen.

— On va prendre ma voiture, je vais vous conduire chez votre sœur.

— Non, dit Kermanac'h, j'irai à pied.

— Comme vous voudrez. Mais laissez-moi vous indiquer le chemin, au moins.

— Ma sœur m'a fait un plan.

— Pourquoi n'est-elle pas venue vous chercher ?

— Parce que je ne voulais pas.

— Vous êtes sûr que ça ira ? Vous n'allez pas vous jeter dans la rivière, dites-moi, Corentin ?

Corentin ! Voilà qu'on l'appelait par son prénom ! Kermanac'h eut un large sourire, un de ces sourires qu'il affichait dans le temps, un sourire qu'il réservait aux marchands de bestiaux qui voulaient se payer sa tête, un sourire qui valait tous les discours et toutes les remontrances quand il s'adressait à ses frères réunis autour de la table pour décider de ceci ou de cela à tort et à travers, un sourire d'orgueil et de certitudes, un sourire d'homme qui sait ce qu'il veut et qui sait que les autres savent qu'il a raison de vouloir ce qu'il veut.

— Aucun risque, dit-il, j'ai trop de choses à faire avant d'aller voir saint Pierre.

Ou de revenir ici, songea-t-il.

Il empoigna sa valise et franchit le seuil sans serrer la main tendue du directeur ni se retourner. Il regarda droit devant lui, puis à droite et à gauche. Personne. Il laissa échapper un soupir de soulagement et murmura en breton :

— *Mat tre*¹.

La plus grande peur qui l'avait hanté ces jours derniers était qu'un des gardiens ne bavasse et que des journalistes du *Télégramme* et de *Ouest-France* le guettent à la sortie. Les flashes l'auraient ébloui comme un blaireau déterré de nuit par les lampes des piègeurs.

Les belles maisons bourgeoises de la place Mesgloaguen évoquaient celles de la grand-place de Huelgoat, sauf qu'ici il n'y en avait que d'un côté, puisque de l'autre s'élevait le mur de la prison. Quelques cellules donnaient sur la place. En montant sur sa table, puis sur sa chaise posée sur la table, Kermanac'h avait eu le rare privilège d'apercevoir du coin de l'œil des lustres et des lampes de chevet éclairant des intérieurs tapissés de fleurs et décorés de tableaux, de voir des dames en robe du soir ou en déshabillés aussi fins que des toiles d'araignée glisser comme des fantômes

pour fermer des rideaux en velours. Kermanac'h aimait la blancheur de leurs bras nus. Pensaient-elles chaque soir que des prisonniers les regardaient à travers les barreaux ?

D'un côté, l'hôtel de la misère, de l'autre, des hôtels particuliers. Des maisons de notaires, d'avocats, de médecins, de gens de bien. Même granit, mêmes portes d'entrée massives, certaines avec heurtoir, mêmes fenêtres à petits carreaux, mêmes cheminées et, devant les bâtisses, mêmes pavés inégaux usés au cours des siècles par le cerclage des roues des charrettes. Maintenant, c'étaient les pavés qui usaient les roues des voitures. Le moindre emplacement était occupé. Des bagnoles partout, ça c'était le signe le plus évident que le monde avait changé. Le Champ de Foire avait été transformé en immense parking. Kermanac'h, de sa cellule, avait vu se tarir les marchés. Il était un peu comme ces astronautes américains qui se préparaient à décrocher la Lune. Les indications de Naïg étaient gravées dans sa mémoire : il n'hésita pas sur le chemin à prendre. A l'angle d'un bistrot tout en longueur baptisé le Petit Cercueil, il descendit un raidillon, bifurqua à plusieurs reprises dans les rues biscornues d'un quartier des années 30, traversa le Stéir – « Oh

¹ : Très bien.

que non, pas question, Kermanac'h ne se jettera pas à la baille, monsieur le directeur ! ricana-t-il, il a son travail à faire » –, se retrouva rue de Locronan et, juste avant l'entrée de l'usine Saupiquet, poussa la porte d'un bouchon dont la vitrine lui rappela Ty Stang, le café-tabac de Saint-Herbot, et celle qui le tenait, Suzanne, qu'il avait tant aimée.

C'était l'heure de la pause pour ceux qui avaient embauché aux aurores. Des ouvriers de la conserverie cassaient la croûte. Kermanac'h regretta d'être entré de plein fouet dans le monde réel. Dans la rue, ce n'était pas pareil. En marchant sur ses deux jambes, il avait une impression de solitude, malgré les gens et les voitures. Ici, à l'intérieur, il se sentit de nouveau prisonnier. L'air un peu hébété, il se planta devant le bout de comptoir, bas et rouge comme un étal de charcutier.

— Qu'est-ce que je vous sers ?

La patronne était une dame dans la cinquantaine, l'âge de Suzanne aujourd'hui, si elle était encore en vie. Elle portait une blouse à carreaux et une drôle d'épingle avec un papillon dessus retenait ses cheveux gris coiffés en chignon.

— Un verre de rouge, dit Kermanac'h.

— Moyen ou ballon ?

— Ballon.

— Ordinaire ou supérieur ?

Kermanac'h se renfrognait. Des questions, toujours des questions. Il en avait eu son content, des interrogatoires.

— Supérieur, bougonna-t-il.

Il avala son verre de vin rouge, paya avec un billet de cent francs, rafla sa monnaie sans s'occuper de savoir s'il y avait le compte et prit la fuite. Sur le trottoir, il respira à fond et son cœur se remit à battre normalement. Il ne se serait pas cru aussi impressionnable. Avant de faire ce qu'il avait à faire, il lui faudrait s'acclimater à la vie du dehors, se fondre dans la réalité pour avoir l'air naturel, de façon qu'on ne le regarde pas comme un veau à cinq pattes.

Avec tout ça, le plan de Naïg s'était effacé de son cerveau. Il craignait d'avoir dépassé le dernier repère, une chapelle moderne, en béton banché. Il scruta les toits et, entre deux cheminées, aperçut un bout de clocher, sur la gauche. Tous ces clochers qui le poursuivaient depuis le début de son histoire, à commencer par celui de Saint-Herbot, où il était né, pour continuer par ceux qui cernaient la prison de Mesgloaguen et pour finir par celui-ci, qui suintait la misère de l'après-

guerre et la construction vite bâclée, est-ce que ça voulait dire quelque chose ? Un signe du diable ? Pas du bon Dieu, en tout cas. Kermanac'h n'y avait jamais cru et ce n'était pas sa libération qui le ferait changer d'idée.

Deux coups de sifflet firent taire les cris et cesser les jeux dans la cour de récréation d'une école primaire. Sûrement que c'était là-dedans que les deux gosses de Naïg – ceux qu'elle avait eus de son mari, les « officiels », par rapport au premier, le naturel – avaient appris à lire et à écrire.

Kermanac'h changea de trottoir, longea la chapelle et remonta une rue récemment bitumée – « une route neuve », avait dit Naïg – en direction du lotissement où sa sœur habitait. Les pavillons se ressemblaient tous qui reproduisaient trois modèles néo-bretons, avec chiens-assis en façade et garage attenant par lequel ils étaient mitoyens. Ils se distinguaient par leurs jardinets, selon les goûts ou les moyens de leurs propriétaires, clos de haies vives ou de murs en pierre et de portillons en bois ou en plastique. Kermanac'h n'aurait pas aimé s'installer là pour la vie.

La maison de Naïg n'était pas difficile à dénicher : la dernière, en haut du lotissement, isolée, bâtie sur un terrain choisi parce qu'il donnait sur les champs et que Naïg était restée une fille de la campagne. Elle avait raconté à son frère que derrière, contre le talus, elle élevait des lapins et des poules. Là, ils ne dérangaient personne. En revanche, au milieu du lotissement, c'était interdit d'avoir des animaux. Un chat ou un chien à la rigueur, à condition qu'ils ferment leur clapet et n'aillent pas gratter les parterres des voisins. Sur le passage de Kermanac'h, des rideaux bougèrent. Normal, les fenêtres c'est fait pour regarder. Il avait bien passé son temps à regarder par la sienne. Mais ses rideaux à lui, ses barreaux, il n'avait jamais pu les écarter avec ses bras, juste avec ses pensées.

Naïg et son mari n'avaient pas jugé utile de se barricader derrière des murs et un portail. Kermanac'h entra directement dans le jardin de devant, lut le nom sur une plaque en faïence décorée façon Quimper – Monsieur & Madame Robert Cornec – et appuya sur le bouton de la sonnette.

Dans d'autres familles, la sœur aurait été dans le jardin ou dans la rue à attendre son frère, en se triturant les mains. Elle aurait couru, crié, se serait jetée dans ses bras. Pas chez les Kermanac'h où les vivants n'avaient pas l'habitude de se lécher le museau et où les morts comprenaient parfaitement qu'on ne leur chiale pas après comme des matous en chaleur miaulent des nuits entières après la lune.

La porte s'ouvrit, Naïg essuya ses mains dans son tablier.

— Alors, te voilà, dit-elle.

— Oui, puisque tu ne m'as pas abandonné.

— Toi non plus. Toi non plus, tu ne m'as pas laissée toute seule avec mon malheur.

